JEAN RICHEPIN 1849–1926

L’ensorcelé

À quoi bon la clef des champs ?
C’est en vain que je la guette.
Une fée aux yeux méchants
M’a touché de sa baguette

Comme esclave je lui plus.
Moi, j’eus soif de la connaître.
Or je ne m’appartiens plus,
Car elle a changé mon être.

J’allais, fier, libre et hardi,
Ô femme, moi que tu mènes.
J’écoutais ce que l’art dit
À nous, ses catéchumènes.

J’espérais vivre au milieu
Des noms de gloire qu’on nomme.
Poète, on est demi-dieu.
Or je ne suis plus qu’un homme.

Mon esprit clair se voila
Dans les plis de ton corsage.
Je vis, je t’aime, voilà !
Suis-je fou ? Suis-je encor sage ?

Je ne sais, et je ne veux
Point le savoir. Qu’on me laisse !
Au bout d’un de ses cheveux,
Comme un chien je vais en laisse.

Je marche dans la forêt
Où l'amour tend ses lianes,
Où sa voix comme un foret
Perce l'air de ses dianes,

Où le long des verts sentiers
Ses menottes enfantines
Sèment sur les églantiers
Mon sang rouge en églantines.

Et je vais, je suis sa voix,
Je suis sa main. Que m'importe,
Du moment que je la vois,
Où son caprice m'emporte !

Je me moque bien des cieux
Et des vierges Amériques
Où s'enfonçaient les essieux
De mes grands chars chimériques.

Je me moque des rayons
Que nous, pauvres sans pelures,
Poètes, nous essayons
De mettre à nos chevelures.

Je me moque que le vent
De me voir décoiffé rie.
Plus haut que lui m'enlevant
Je vis en pleine féerie.

Il me semble que je suis
Dans l'île de la Tempête.
La sorcière que je suis
A changé mon âme en bête,